
M A N U S C R I T

RISQUONS-TOUT

de Filip van Luchene

Traduit du néerlandais par Monique Nagielkopf

cote : NER05D589

Date/année d'écriture de la pièce : 2005

Date/année de traduction de la pièce : 2005

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z

centre international de la traduction théâtrale

Risquons-tout
Drame en trois voix

(Numquam duo, semper tres)

de Filip Vanluchene
traduit du néerlandais par
Monique Nagielkopf

*

Personnages :

Daniel Glorieux : fabricant de draps de billard.
Vercruysse, 63 ans : marchand de tapis.
Victor Drouillon : employé chez Glorieux.

Et beaucoup d'autres.

1. Je ne t'ai plus vu au Patria depuis longtemps.

Tu regardes de tous tes yeux, Victor.
Tu regardes.
Tu sais ce qu'il y a, là ?
Ce que tu regardes ?
Le progrès.
Le progrès en marche.
Toute cette terre qu'ils excavent ici, ils la montent là-haut
pour en faire une surface lisse, bien lisse.
Pour l'autoroute.
Une autoroute doit être aussi plane que possible.
Aussi peu accidentée que possible,
pour que la circulation soit fluide et à vitesse constante.
À la moindre dénivellation, les camions doivent mettre les gaz.
Frais inutiles de carburant, ralentissements.
Danger en cas de brouillard. Collisions, carambolages. Contretemps. Blessés.
Cargaisons en feu. Émanations toxiques.
C'est pourquoi ils excavent le sol ici pour le rehausser là-bas.
Bientôt tu les verras défiler, les caravanes, Victor.
Camions innombrables, autos, autocars, en direction de la France, en direction de
l'Allemagne, l'Angleterre, les Pays-Bas, la Scandinavie, la Turquie, l'Asie Mineure,
l'Afrique du Nord.
Tu vas voir passer tout ça ici nuit et jour, Victor.
Compte-les, pour voir. Les pelleteuses.
Un, deux, six, dix, douze.
Et à chaque fois, elles enlèvent plus d'un demi-mètre de terre.

On va se retrouver dans un trou, alors, dit Victor.
Et il y coulera de l'eau, dans ce trou.
Les eaux souterraines ont tendance à monter, ici,
il va se remplir complètement d'eau, ce trou, Victor.
Une grande nappe d'eau bien profonde.
D'ici, à perte de vue, jusqu'au Risquons-tout, et plus loin encore.
De l'eau et rien que de l'eau.
Il va falloir que tu achètes un bateau. Un radeau, un canot, un vaisseau.
Tu sais nager, Victor ? Nage brassée, crawlée, papillonnée.

J'ai déjà nagé dans la mer, dit-il.
Deux ou trois fois, même.

Quel âge Victor a-t-il ?
Dans les quarante, dans les trente, quinze, dix-huit, vingt-cinq, quarante-neuf ?
Il n'a presque pas d'yeux,
ils sont cachés sous les broussailles de ses sourcils,
son être est tout entier bouche, ses grosses lèvres toujours gercées,
des croûtes brunes aux commissures, le nez qui coule toujours.
Les gros doigts boudinés, les ongles rongés.
Il faut te laver les mains, Victor, il faut te laver les mains plus souvent.
Quel âge as-tu, maintenant ?

Doux Jésus, dit-il, entre les dix et l'infini, dit ma sœur.
Ton anniversaire, c'est tous les jours et jamais.

Et il va y avoir des poissons et tout ça.
L'eau, c'est la vie, somme toute.

Et soudain voilà Vercruysse, au Patria, avec un colis postal.
De la poste, dit-il.
Il a été déposé par erreur chez nous. D'Amérique.
Tiens, d'après moi, c'est pour toi.
C'est drôlement en train de changer, dit-il, au Risquons-tout.
Eh ben ça alors, comment c'est-y possible. Une autoroute.
Je viens d'avoir soixante-trois ans, aujourd'hui.

Tu es toujours dans les tapis, Vercruysse ?

Les tapis, je vais en vendre jusqu'à ma mort, dit-il.
J'ai une clientèle fidèle.
Demain, je dois livrer. Dans le Nord de la France.
Tous les tapis viennent d'Iran. Rien d'autre.
Huit cent mille jusqu'à un million et demi de nœuds par mètre carré.
Des tapis de laine. Laine et soie, soie et soie. Chaîne et trame en soie.
De toutes sortes.
Ce ne sont pas des tapis épais, ils sont tous à poils courts.
L'Américain, il veut des poils longs. Épais. Ça ne vaut rien.
L'Américain, il n'y a que le volume qui l'intéresse. Les poils longs, ça ne vaut rien.

Les poils courts, voilà ce qu'il faut.
Et alors les couleurs.
Il y a tant de différences dans les tapis.
Demain, je dois livrer.
Mais c'est pas livrer, comme qui dirait... livrer.
Remettre à un employé à la porte, un tampon et hop, parti.
Non. On m'attend. J'entre. Je ne dis rien. Nous nous serrons la main.
Le client indique, par ici, par là, jusque là.
Le voici. Le tapis est déroulé. Il est étendu.
Toujours sans un mot. Le client met le genou à terre.
Il le tâte de ses doigts, il sent le dos,
il peigne de ses ongles entre les nœuds,
il tourne les fibres entre le pouce et l'index, il sent la résistance.
Il frotte progressivement avec le dos de la main,
il passe l'ongle de son pouce sur le bord.
On n'a toujours pas prononcé un mot.
Cela peut prendre une éternité.
Et puis il regarde les couleurs. Le jeu, la composition.
C'est qu'il faut connaître, il faut voir, il faut vouloir voir.
Sa dame vient se joindre à nous.
Elle enlève ses chaussures
et pose délicatement la pointe du pied sur le tapis.
D'abord un pied, puis l'autre. Comme si elle entrait dans un bain.
Sur la pointe des pieds.
Et puis elle abaisse lentement la plante de ses pieds
et elle en frôle le tapis et elle fait quelques allers et retours
d'un bout à l'autre, en prenant ses précautions avant de poser le pied,
comme si elle se demandait si l'eau était trop froide ou trop chaude ?
Il y a souvent une collation. Et un verre de vin.
Je donne quelques explications techniques, les couleurs, le nombre de nœuds,
mais tout ça, ce n'est rien, le client le sait bien.
Qu'aurais-je encore à lui raconter ?
Alors il m'emmène vers une chambre à l'étage, la bibliothèque, la nouvelle chambre
d'amis, la chambre de la fille.
C'est pour ici, dit-il, entre l'armoire encastrée et ce demi-mur.
Les fenêtres donnent à l'est, il y a du soleil jusqu'à onze heures du matin.
Qu'en pensez-vous, monsieur Vercruysse ?
Je vais voir, dis-je alors. Je vais y penser.
Je vous ferai savoir.
Il me paie le prix convenu et c'est en ordre.
En ordre.

Je ne t'ai plus vu au Patria depuis longtemps, Vercruysse.
Dans le temps tu étais ici tous les lundis, recta.
Dans le temps, Glorieux, dans le temps. Entretemps, il a passé beaucoup d'eau sous
les ponts.
On joue une petite partie ?
Pourquoi pas – dit Vercruysse – pourquoi pas ?

Regarde, Victor. Assieds-toi là, on va jouer une partie de billard, Vercruysse et moi.

Le temps de choisir une queue au râtelier,
le temps de placer les boules,
d'effacer le tableau et d'écrire avec un nouveau bâton de craie :
« Glorieux-Vercruysse », colonne A contre colonne B.
Tu peux noter les points, Victor.

Et c'est alors que Mattijs s'est joint à nous. Un verre de Martini à la main.

On dit qu'ils vont aussi monter une nouvelle centrale.
Pour l'éclairage de l'autoroute
et une meilleure distribution du courant en général.

Qui le dit, Mattijs ?

On le dit.
On peut souscrire à l'emprunt. Garanti par l'État.
Celui qui peut se passer d'argent maintenant, n'aura pas à s'en plaindre plus tard.
Enfin, pas vraiment une centrale, dit-il. Un réseau de distribution.

Du courant qui arrive de partout et qui est réparti partout.
Distribution, stockage.
C'est déjà mis en route, ils commencent aux pylônes de haute tension.

C'est à toi de commencer, Vercruysse.

On y va, dit-il. Pousse-toi, Mattijs.

Mattijs, le comptable agréé qui a de plus en plus à faire les dernières années.
Ça a du personnel, ça a racheté la parfumerie sur la place du Casino,
rénové la façade, tout en verre.
Qu'ils regardent donc à l'intérieur, dit-il, c'est une maison de verre.
Mattijs, Bureau de Comptabilité et de Fiscalité. Heures d'ouverture de à.
De- à-, qu'on l'appelle au Patria.
Mattijs de- à-,
de sa tête à son cul.
Il distribue des cartes de visite à la ronde. Notre nouvelle adresse est place du Casino.
Nous espérons avoir le plaisir de vous accueillir dans nos nouveaux bureaux, de- à-.
Il est toujours planté là avec son Martini blanc à la main,
mais il n'en boit jamais, dit Allegaert.
Il arrive vers les deux heures, il commande son Martini blanc,
et à six heures, il l'a encore à la main, il n'a même pas trempé ses lèvres dedans.

C'est quand même toi qui lui as livré tout le verre pour les travaux, Allegaert ?
Trois étages, façade avant, latérale, arrière, tout ça avec ton verre.

Le verre qu'il a en main, il l'a peut-être bien payé,
mais le verre de ses travaux, pas encore, la facture n'est pas réglée.

Ouvert de- à- et pour le reste, fermé, Allegaert.

Je dois encore lui en livrer une partie, sa façade arrière est ouverte à tous vents.
Il y a tendu du plastique. Derrière, personne ne voit.
Mais je ne le lui livre pas.
Je n'ai qu'à lever le petit doigt et il a un huissier devant sa porte.
Et pas un huissier de- à-,
C'est Gryspeerdt qu'il aura aux fesses.
Et attention :
Gryspeerdt, il ose sortir quelqu'un de son lit le matin à six heures et une minute.
« Il est six heures du matin passées, monsieur,
je suis officiellement autorisé à agir. »
Il coince la porte du pied, il entre et il se met à tout inventorier.

Dina, sers-moi la même chose.

Cet Allegaert, boire comme ça après une opération à l'estomac, dit Mattijs,
faut le faire.

Ôte-toi un peu de là, monsieur le comptable, nous sommes en train de jouer.

Oh, pardon, dit-il.

Le lundi, le Patria n'a pas d'heure de fermeture.
Ouvert de midi à... points de suspension... pas remplis.
De zéro à l'infini.

Regarde, Victor, regarde. Le jeu est dans une mauvaise passe.
Il est quasiment impossible de marquer le point. Bien trop risqué.
Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que tu ferais, toi ?
C'est une affaire de millimètres, Victor. J'essaie quand même ?
Comment est-ce que je me sens ? Est-ce que je me sens sûr au millimètre près ?
Suis-je dans un bon jour, suis-je dans un mauvais jour ?
Tout cela joue un rôle. Il faut peser le pour et le contre.

Boire une gorgée de son verre, dit Allegaert, ça donne de l'assurance.

Faire encore le tour de la table.
Regarder de gauche, de droite, de devant, d'au-dessus.
Se mettre calmement en position.

Boire encore une gorgée de son verre.

Il y en a que ça aide et il y en a que ça n'aide pas, Allegaert.

Je peux aussi renoncer à mon point et placer les boules encore bien plus mal.
Pour que l'adversaire ne puisse sûrement pas marquer.
Ça aussi, c'est un choix. Pas de perte, un sursis.
Qu'est-ce que je dois faire, Victor, dans ce cas concret ?

Victor se mordille les lèvres et sort sa grosse langue de la bouche.

J'en attrape le tournis, dit-il.

J'ai des difficultés à lire – dit Vercruysse – c'est bizarre.
Cela ne vient pas de mes yeux. Je vois encore très bien, là n'est pas le problème.
C'est quand je lis. Je lis un mot avant l'autre.
Parfois une lettre avant l'autre.
Il y a marqué Zürich. Sur l'écriteau à l'aéroport, quand on atterrit.
Vous savez, Zürich. Et moi je lis : Zichür. Zirüch.
Avec toutes les difficultés du monde.
Mes yeux sont bons. Je vois de près et de loin, tout ce qu'on veut.
Mais les lettres se décalent.
Elles dansent en avant ou en arrière, je ne peux plus suivre leur ordre.
Je ne sais pas comment dire.
Cela n'a rien à voir avec mes yeux.

Je ne m'y risque pas, Victor.
En cinq sec, j'envoie ma boule dans l'autre coin de la table,
et je sabote complètement le jeu de l'adversaire.
Je passe mon tour. Pas de perte. Un sursis.

Je suis allé chez l'oculiste.
Vous n'avez rien aux yeux, a-t-il dit.
Vision vingt sur vingt, Vercruysse, allez. Voilà.

Et ce point impossible, il le marque, pour sûr !
Les doigts dans le nez. « Piano, piano. » Rouge, bande, bande, bande... blanc... il y arrive.
Un petit coup d'un demi-gramme, d'un demi-millimètre. Une chiquenaude.

C'est une habitude, je me concentre,
et les mots sortent tous seuls de ma bouche,
ils viennent avec le mouvement de mon bras.
« Piano, piano » et on est parti.
Tu as ça avec les chiffres aussi, Vercruysse ?
Qu'il y ait par exemple douze mille et quelque sur la facture
et que tu lises vingt et un mille et quelque,
que les chiffres se décalent dans ta tête ?
Si c'est le cas, ça ne facilite pas ta comptabilité,
à la fin de l'année, on voit des profits là où il y a des pertes. Alors il faut aller chez
Mattijs pour clarifier les choses.
Mattijs, il ne demande pas mieux. Dans sa maison de verre, 14 place du Casino, de-
à-
Il tournicote dans le coin, Vercruysse.
Là, là, il est là.
Comment se porte son Martini ?
Il doit être bien tiède, dans sa main moite.
Ou bien c'est celui de la semaine passée ?
Est-ce qu'il le rend à Dina, quand il rentre à la maison ?
« Mets-le de côté, Dina, dépose un carton dessus jusqu'à lundi prochain, pour qu'il ne
s'évapore pas. »

Victor, prends le volant, dépose-moi à la maison.
N'oublie pas ton paquet, dit encore Vercruysse.

Il faut que j'aille encore tout fermer, Patron. Faire ma ronde.

Le portail avec le verrou. La porte latérale. La porte en verre.
Il n'allume pas une seule lumière.
Il trouve tous les verrous et toutes les clinches à l'aveuglette, Victor.
L'escalier en fer. La porte coulissante. Le petit couloir. Le petit couloir en dernier.
Le petit couloir qui va de la cour au jardin.
Ça pue toujours, ici, dit madame
Dis à Victor de récurer à l'eau de Javel.
Toutes les semaines, le vendredi à trois heures tapantes je le récure une heure à l'eau
de Javel,
Patron, vrai de vrai.
Elle dit qu'elle continue à sentir quelque chose, Victor.
Je ne sens rien de mauvais, Patron.
Moi non plus, Victor.
Moi non plus.

Et puis Victor rentre à pied à la maison,
tout le long de la route qui va de l'atelier de tissage à sa maison près du Risquons-
tout.
On travaille encore, dans le trou.
Les pelleteuses sont encore occupées.
C'est qu'elle avance, l'autoroute.
Mètre par mètre.
Près des saules, le trou est déjà creusé jusqu'au bord du bitume de la route.
Ça avance, ça avance et moi j'avance, j'avance
d'ici aux saules encore cent cinquante pas.
J'ose le parier. Chiche que j'ose le parier, encore cent cinquante pas.
Compte à rebours.
Cent cinquante, cent quarante-neuf, quarante-huit, quarante-sept, quarante-six,
quarante-cinq, quarante-quatre.
Il sort son harmonica Hohner de sa poche et joue au rythme de ses pas.
It's a long way to Tipperary, it's a long way to go.
Cent quarante-quatre pas et finie la chanson
et je suis arrivé aux peupliers. Chiche que j'ose parier là-dessus.

Quel âge as-tu, Victor ?

2. En vue de.

« En vue de stimuler la croissance des entreprises de notre région, nous avons orienté nos efforts vers la création de nouveaux débouchés pour les fabricants et les commerçants. Ci-joint, nous vous faisons parvenir des adresses à l'étranger, susceptibles d'être prospectées. Nous avons pratiqué une sélection basée sur les données de votre entreprise en notre possession. Il est impératif de faire connaître les collections d'échantillons et les listes de prix de vos fabricants à l'étranger. En cas de

difficultés à la rédaction de vos offres de prix en d'autres langues, nous sommes à votre entière disposition. Signé, la Chambre du Commerce et de l'Industrie, secrétaire M.Mattijs. »

Daniel Glorieux se débarrasse du colis postal.

Dans le vestiaire. Derrière le portemanteau, dans le renforcement près la porte de la cave. Puis il monte l'escalier, les dix-neuf marches de bas en haut.

Nous sommes lundi.

Madame dort déjà.

Madame dort toujours déjà.

Depuis des années.

Ses vêtements sont là, sur la carpepe au pied du lit.

Son livre est ouvert à la page vingt-deux.

Toujours à la page vingt-deux.

C'est toujours là qu'elle s'endort.

Chaque soir, elle recommence du début et s'endort à la page vingt-deux.

« Des histoires captivantes, une sélection des points culminants de la littérature mondiale, fascinantes et délassantes à la fois, adaptées en version abrégée.

Commandez dès aujourd'hui les autres volumes de la série. »

Il pose ses fesses maigrichonnes sur le lit.

Et d'un, il épluche les chaussettes de ses pieds. Et de deux, il déboutonne sa chemise.

Il défait son pantalon. Ça va tout seul, s'entend-il dire,

ça se fait tout seul, la chaussette du pied, le pantalon du cul, la chemise du corps,

piano, piano, dit Vercruysse, les mots me montent à la tête

et je ne peux pas les retenir.

3. Le verre ne coupe pas.

Et brusquement un gros boum, un coup de tonnerre, de longues minutes de vlan de bang et de paf,

encore un boum, bris de verre, bruit de casse, fracas, crissements, raclements stridents de métal, un vlan et encore un vlan et des voix, les hurlements d'Irène Allegaert qui arrive au galop...

Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui se passe ? Roger ? Roger ?

Irène qui arrive au galop en chemise de nuit.

Qu'est-ce que se passe, Irène ?

C'est Roger, au secours, au secours, il est étendu là de tout son long !

Marnix, Marnix, c'est ton père, il est étendu là, il est tombé.

Et courir, courir jusqu'en bas – mais enfin, Allegaert –

par le petit couloir et par-dessus la haie jusqu'à l'allée des verreries Allegaert, courir, sauter le muret, Irène ne se maîtrise plus.

Au secours, aide-nous, elle est là à beugler, il est couché là, il est mort pour sûr.

Allume la lanterne ! Marnix Allegaert est déjà là lui aussi.

Tais-toi un peu, maman, arrête de beugler comme ça.

Il allume la lanterne. Roger s'est déjà remis debout.

Tu t'es fait du mal, Roger ? Tu es blessé, père ?

Allez-vous la fermer une minute, vous tous,

allez-vous donc la fermer, nom de dieu, une minute.
Comment est-ce que je me serais fait du mal ?
Tu as buté contre la livraison pour Mattijs, tout le double vitrage est tombé par terre.
Je le sais bien, comment est-ce que je ne le saurais pas ?
Et Roger Allegaert commence à ramasser les éclats de verre, à deux heures du matin,
les millions d'éclats de verre, il les jette un par un dans le conteneur.
Bing. Bling. Ding. Dzim.
À mains nues, Roger, laisse ça pour demain.
Laisse-moi faire, dit-il.
Comme ça dans le noir, père, laisse tout ça par terre.
Les ouvriers le ramasseront bien demain.
Les ouvriers, les ouvriers, au lieu de regarder bêtement, tu ferais mieux de m'aider,
t'es bien le fils de ton père.
Laisse tomber, Marnix, laisse-le, il est soûl.
Tu t'es encore soûlé, Roger.
Dans ta cuite, tu t'es cogné contre le verre et il est tombé.
À la bonne heure, dit-il, puisque tu me le dis. Je ne m'en étais pas encore rendu
compte.
Fais quand même attention, Allegaert, à ne pas te couper, comme ça dans le noir, à
mains nues.

Holà, notre tisserand de billard s'est joint à nous.
Glorieux, Glorieux, on ne choisit pas ses voisins, n'est-ce pas.
Je le dis pour ton bien, Allegaert. Il est deux heures du matin.

Ouvre grandes tes oreilles, Glorieux, une fois pour toutes.
Le verre ne coupe pas.
Je fais dans le verre depuis quarante ans et je ne me suis jamais coupé
ni à une vitre ni à un éclat.
Tu sais ce qui coupe la peau ?
Le papier. Le papier est bien plus dangereux que le verre.
Regarde mon index, recousu de haut en bas.
Entaillé par une feuille de papier.
La feuille numéro quatre de l'inventaire d'il y a douze ans.

Allons, Marnix, laisse-le faire, il est têtu comme un âne, retourne te coucher.

Irène Allegaert reste encore regarder, sa chemise de nuit est grande ouverte, ses seins
flasques et nus ballottent en tous sens, elle ne s'en rend pas compte.
Mère, ferme donc ta chemise de nuit, dit Marnix.

Le lundi, il n'y a pas d'heure de fermeture, au Patria.

Des heures durant, Roger Allegaert ramasse les débris de sa beuverie.
Jusqu'au dernier fragment, jusqu'au dernier fragment.
En vue de pouvoir continuer demain, dit-il.
Ce qui est fait est fait.

4. Les écritures.

Je tiens toutes les écritures moi-même.
Tout. À moi tout seul.
On ne nous rend pas la vie facile.
À quoi ne faut-il pas passer son temps ?
Toujours des colonnes en plus.
Tu le sais bien aussi, Vercruysse, dans le temps,
colonne achats, colonne ventes, colonne frais et voilà le travail.
Une barre en dessous et c'était là noir sur blanc :
si on avançait, ou si on reculait.
Mais de nos jours.
Les charges sociales.
La taxe d'exploitation.
Le revenu cadastral.
Tous les jours, je suis plongé dans les colonnes jusque tard dans la nuit.
Il n'y a plus que ça qui compte, à la fin.
Il faut bien être en règle.

Je n'écris plus rien, dit-il. Rien du tout.
Je ne sais pas ce que je devrais écrire.
Ils ne connaissent même pas la différence entre un tapis et un paillason.
Ils sont venus un jour.
Deux contrôleurs. Chacun avec une valise pleine de classeurs.
« Tapis à foison Vercruysse », c'est sous ce nom que vous faites du commerce ?
Dans quelle catégorie le classifie-t-on – demande le plus malin des deux – articles de
luxé, mobilier, textile, sanitaires, quel genre de tapis, en fait ?
Je dis : monsieur le contrôleur, à quoi sert un tapis, d'après vous ?
À mettre sur le sol, dit-il.
Je dis, d'accord, si c'est ça votre idée, je n'ai plus rien à dire.
Vos tapis ne servent pas à être mis sur le sol, peut-être ?
Entre autres peut-être, lui dis-je.
Entre autres peut-être, dit le deuxième.
Je n'ai pas de colonne avec entre autres peut-être. Où dois-je l'inscrire ?
Je dis : un tapis peut aussi servir à s'essuyer les pieds.
Ne faites pas le singe, dit le premier,
nous aussi, nous pouvons faire le singe si nous voulons.
Montrez-nous donc un de vos tapis, monsieur Vercruysse.
Je n'ai rien ici pour le moment, Messieurs.
Le stock est à zéro.
Dans quelle colonne devons-nous vous inscrire ?
Cela s'est terminé par sanitaires. Vercruysse, revêtements sanitaires.
Comme ça, ils en avaient une, de colonne.
Votre inventaire de début et de fin d'exercice, vous l'avez bien sur papier ?
Stock initial zéro, stock final zéro, que voulez-vous que j'inscrive ?
Zéro, ce n'est rien. Je n'ai rien inscrit. Rien. Il n'y a « rien », je n'écris « rien ».
Regardez cette colonne. Qu'est-ce qu'il y a dedans ? Rien.
Qu'est-ce que j'ai rempli ? Je n'ai rien rempli.
Que le mot rien y soit inscrit ou qu'il n'y ait rien d'inscrit,
quelle différence cela fait-il ?
D'après la loi, vous devez inscrire quelque chose.
Ah non, lui dis-je. Quelque chose, c'est quelque chose, mais chez moi, il n'y a rien.